

E/1974.03.09 — André Malraux : «Rédacteur en chef du “Journal inattendu” de RTL, André Malraux passe en revue le “jeu de marionnettes tragique” de l’actualité mondiale», extrait de l’entretien accordé à Julien Besançon sur RTL lors de l’émission le “Journal inattendu” du 9 mars 1974, *Le Monde* [Paris], n° 9068, 12 mars 1974, p. 8.

André Malraux

**Rédacteur en chef du «Journal inattendu» de R.T.L.,
André Malraux passe en revue «le jeu de marionnettes tragique»
de l’actualité mondiale.**

Rédacteur en chef – pour une heure – du «Journal inattendu» de R.T.L., André Malraux a démontré samedi qu’il était toujours le spectateur attentif, lucide, aux réactions mordantes, de son époque :

Il n’y a pas eu d’Europe et il n’y en a pas; il n’y a pas de politique américaine; pas de solution en vue au conflit du Proche-Orient; Soljenitsyne est une figure admirable, mais le gouvernement soviétique a joué d’une façon magistrale, etc.

Voici des extraits de ce journal qui était présenté par Julien Besançon :

— *Est-ce que la politique vous manque, le pouvoir ?*

— Pas le moins du monde. Le pouvoir, je ne sais pas ce que c’est. Je vous ai dit, hier, que les gens parlaient toujours du pouvoir parce que la France est un pays où on est fasciné par le pouvoir parce qu’on est fasciné par l’abus de pouvoir. Ce qui enchante les gens, c’est le bon plaisir. Ils ont rêvé à l’infini de Louis XIV, pourquoi ? Parce qu’il couchait avec la bouquetière. Ça, c’est le cinéma et le cinéma les éblouit. Pourquoi ? Parce qu’ils passent leur temps à ça, en rêve. Ils veulent jouer au *Chat Botté*.

Seulement, il n'y a qu'un malheur; quand vous avez un véritable pouvoir, vous ne pouvez l'exercer que sérieusement et alors, ce n'est pas du tout amusant, c'est grave. Et si vous voulez en exercer un autre, vous avez un idéal. L'idée que l'on gouverne vraiment pour faire faire des carrières à des ravissantes à la Comédie-Française est une idée pour le moins comique. Vous ne voyez pas le général de Gaulle réussissant à coups de Brigitte Bardot...

D'ailleurs je n'ai pas eu de rapports avec le pouvoir. J'ai eu des rapports avec le fait que je pouvais servir un homme pour lequel j'avais une admiration que chacun connaît. Et il a été, par une suite de circonstances, quelque chose d'absolument imprévisible et inattendu dans le destin de mon pays. J'ai essayé de les servir, lui et mon pays, aussi bien que j'ai pu. Je ne crois pas l'avoir fait trop mal et voilà tout. C'est un épisode dans ma vie, qui en a eu d'autres.

En tout cas, je ne penserai jamais au mot pouvoir. Changer la couleur de Paris ne donne pas le sentiment d'un pouvoir. Faire des Maisons de la culture – si vous avez vu Grenoble, c'est sérieux – ne donne pas le sentiment d'un pouvoir. Je pense qu'il y a eu dans ma famille pas mal de marins et je crois que j'ai eu, à faire les Maisons de la culture, le plaisir qu'ils avaient à mettre des bateaux dans des bouteilles. Ils les gardaient longtemps, ils les aimaient beaucoup.

Les rapports des Etats-Unis avec l'Europe

L'Europe, d'abord, il n'y en a pas. Il n'y en a jamais eu. C'est le dernier des grands mythes. C'est une tache rose sur la carte, et puis on décide qu'il y a eu la chrétienté; la chrétienté c'était sérieux. L'Europe, c'est un rêve et c'est un rêve pour les Européens et aussi pour les autres.

Car nous avons assisté à cette situation extrêmement comique que la revue qui défendait l'idéologie européenne était, vous le savez comme moi, financée par les Américains. Les Américains s'imaginaient qu'on pourrait faire une Europe par les méthodes qui ont permis la création des Etats-Unis ! Premièrement, les Etats-Unis, c'était un petit pays, c'était une Australie. Deuxièmement, ils avaient, ce qui est assez

sérieux, un adversaire commun. On a fait les Etats-Unis contre l'armée britannique. Si demain il y avait un adversaire commun, qu'il s'appelle la Russie ce qui ne me paraît pas du tout vraisemblable, ou qu'il s'appelle un pays d'Asie, alors il y aurait peut-être une possibilité européenne. Mais l'idée que l'on va refaire la Suisse est une idée avec laquelle les gens jouent, comme tout à l'heure avec les rêves du *Chat Botté*.

Donc, la première chose à faire, ce serait de savoir par quelle technique actuelle et adaptée aux conditions réelles on peut mettre en place quelque chose sans précédent, qui ne peut pas être l'imitation de la Suisse ni des Etats-Unis, qui s'appelle l'Europe, avec la volonté de faire l'Europe occidentale. Le problème est entier. Et je souligne que je parle de technique, qu'il ne peut pas être question de fascisme, parce que le fascisme n'était pas une technique, c'était une politique. Nous nous comprenons bien, je cherche des méthodes et non pas des idéologies politiques. Ceux qui ont l'esprit européen contre l'Amérique, vous savez ce que cela a donné, c'est tout à fait, tout à fait dérisoire. Quant à la situation d'aujourd'hui, il existe naturellement des conflits d'intérêt, mais, quand M. Kissinger emploie le mot «leadership», qu'est-ce que ça veut dire ?

«Une direction» pour ne pas parler français, une direction économique, cela veut dire la direction reconnue par des associés. En ce moment, il ne s'agit pas du tout d'associés. Il s'agit de savoir si l'argent continuera à être gagné par les compagnies américaines ou pas. Comment voulez-vous qu'il y ait un «leadership» de gens qui sont en train de se dire : «C'est moi qui ai touché les billets de banque, c'est pas toi». C'est une véritable plaisanterie. Et je finis avec le «leadership» – le «leadership» a été sérieux quand il est en fonction d'une action déterminée. [...]

Il se passe quelque chose d'extrêmement curieux avec les Etats-Unis : c'est le premier pays de l'histoire qui sera devenu le plus puissant du monde sans l'avoir cherché. Parce qu'il est parfaitement vrai qu'il n'y a jamais eu de volonté de conquête politique des Etats-Unis. Il y a eu des épisodes, mais ça ne compte pas. Ils ne seront pas entrés dans les grandes guerres de gaîté de cœur, ils en ont tiré peu de moyens politiques, ils n'ont pas cherché à en tirer d'avantages. Le traité de Versailles et le traité de Trianon valent ce qu'ils valent, mais il n'est pas vrai que les Etats-Unis aient cherché

à tirer la plus grosse part. Alors, en somme, ils ont été maîtres du monde pour avoir voulu vendre le mieux possible ce qu'ils produisaient.

C'est un fait complètement nouveau, qui n'était jamais arrivé. Et la conséquence, c'est qu'ils n'ont jamais eu de véritables desseins historiques. Je dirai, avec naturellement un peu d'humour, il n'y a pas de politique américaine : il y a cinq ou six politiques américaines, parce qu'il y a en Amérique de très grandes puissances; et ces puissances, généralement économiques, mais pas seulement, ont, elles, certains desseins.

Les rois du pétrole

— *Même si les rois du pétrole revenaient à leur ancienne politique, ils ne pourraient plus nous allumer les lampions de l'an 2000.*

A cette intervention d'Henri Marque, André Malraux répond :

— Ils ont déjà parlé d'allumer quelques bougies. Car, enfin, si ce qu'ils ont envisagé, si le retour à 7 dollars avaient lieu, quel serait le résumé de toute cette affaire ? Les grandes compagnies possédaient d'immenses réserves. On a décidé que le pétrole coûterait beaucoup plus cher. Ce pétrole, acheté à très bas prix, a été vendu aux consommateurs par les compagnies à très haut prix. Si les compagnies le rachètent à 7 dollars, qui est-ce qui aura payé ? C'est le consommateur. Quant au problème nucléaire, il ne se posera pas. [...] Je voulais tout simplement, pour nos auditeurs, mettre le doigt sur «qui trompe-t-on ?» Quand j'ai parlé de marionnettes, le pauvre automobiliste, lui, certainement, quand il paie son essence plus cher, s'en aperçoit. Mais nous avons eu un certain nombre de bilans aussi, comment appelle-t-on cela, de prévisions sur les sociétés de pétrole, j'ai le sentiment que, vraiment, pour ce qui est de trouver des clochards il vaudra mieux les chercher ailleurs.

Quant au problème en lui-même, la relève nucléaire est inévitable. Pourquoi avons-nous mis si longtemps ? Car vous savez bien que nous pourrions être à jour, sur certains domaines, nous sommes en retard sur l'Inde. [...]

[...] Nous parlons d'une politique nucléaire de l'Occident, je dis bien Occident et pas Europe, car je comprends les Etats-Unis. Qui contrôlait sérieusement les recherches et les travaux pour l'établissement des centrales ? Les grandes compagnies de pétrole. Or elles n'avaient pas un intérêt majeur à voir le nucléaire arriver. Il s'est passé qu'un fait absolument imprévisible pour eux a été que tout à coup les Arabes se sont mis à hurler :

«Mais nous voulons beaucoup plus d'argent !»; alors ils ont été pris de court, car leur bonne politique aurait été d'avoir leurs centrales pour répondre aux Arabes : «Eh ! bien, gardez votre pétrole !» Mais ils n'auraient pas réussi la très brillante opération qu'ils viennent de réussir. Par conséquent, ils avaient sans doute pris leurs risques. Alors, ce que nos auditeurs devraient comprendre, c'est ceci : le jour où nous aurons les centrales en place, le pétrole va redevenir à bas prix. Pourquoi le pétrole a-t-il été si puissant ? C'est parce qu'on s'est rendu compte qu'au début l'énergie nucléaire coûterait plus cher que le pétrole. Alors, après tout, il valait mieux utiliser le pétrole. Vous avez le même problème avec le charbon : on a abandonné le charbon parce que le pétrole coûtait moins cher. Si le pétrole devient hors de prix, eh bien ! nous allons avoir des sources d'énergie, disons, pour simplifier, diverses. Maintenant, ça y est, l'opération a été faite une fois, les autres ont compris : il y aura du côté occidental des réflexes de défense. Et, si on veut recommencer, comme on l'annonce, soyez tranquilles, il ne se passera rien.

C'est assez ça, avec une complexité supplémentaire. Je crois que pour bien comprendre nous devrions commencer par Israël.

[...] Les Européens ont beaucoup pris la question d'Israël à travers des sympathies ou des antipathies. Ce qui me paraît vraiment un bon moyen de ne rien comprendre à rien.

Quelle est la réalité du problème de l'Etat d'Israël ? Premièrement, il y avait l'empire ottoman. Avant tout, n'oublions pas qu'au temps de Napoléon, l'empire ottoman était une des plus grandes puissances du monde. [...] L'empire ottoman entrant dans la guerre aux côtés des pouvoirs centraux est battu, et aux traités qui suivent la guerre de 14, les anciennes colonies ottomanes passent sous contrôle allié. [...] Des

colonies ottomanes deviennent des colonies alliées. La Grande-Bretagne, qui dispose du mandat sur la Palestine, décide de faire de la Palestine la terre d'accueil attendue par les Israélites depuis très longtemps.

Au moment où la Grande-Bretagne a fait ça, elle était la plus grande puissance du monde. [...] Elle avait des moyens colossaux, puisque derrière la Palestine, il y avait le désert, derrière le désert il y avait les Indes, et de l'autre côté il y avait la Méditerranée orientale avec une Egypte plus ou moins au pouvoir de l'Angleterre. Par conséquent, lorsque l'Angleterre a dit qu'elle donnait une garantie à Israël, elle a fait quelque chose d'excessivement sérieux. Et Israël est né, Israël a pu vivre.

Le drame actuel, c'est que l'empire britannique n'a pas maintenu cette garantie pour mille raisons dont nous n'avons pas à parler, et que le seul pays assez puissant pour la donner, ce serait les Etats-Unis. Or, les Etats-Unis ne la donneront pas; je parle, non pas de sympathie, ils montrent leur sympathie pour Israël, je ne parle pas d'aide, ils aident Israël. Je parle de garantie formelle, ce qu'avait fait la Grande-Bretagne. Ils ne le feront pas parce que leur politique intérieure ne leur permet pas de le faire. Alors la position réelle des Etats-Unis, c'est «comment pouvons-nous aider le plus possible un peuple que nous voulons aider, mais en tenant compte des conditions aussi des adversaires, c'est-à-dire en ne mettant pas le sabre dans la balance ?»

En face, le jeu russe est tout à fait clair. On a écrit combien de fois que les Russes voulaient la destruction d'Israël. Les Russes n'ont pas cessé de modérer les Arabes dans cette affaire; parce que, autant les Russes ont intérêt à ce que la situation du Moyen-Orient, ce que j'appellerai la situation balkanique, demeure ce qu'elle est, autant la disparition d'Israël leur retirerait toutes les cartes. Car ils n'ont pas envie d'intervenir, ce qui s'appelle intervenir, je veux dire militairement dans cette région-là. Par conséquent, ce qui se passe est exactement ce qu'ils peuvent souhaiter.

Au surplus, on a dit que les conclusions actuelles étaient un triomphe pour les Etats-Unis et un désastre pour la Russie; je voudrais savoir en quoi ? Que voulaient les Russes ? Ils voulait repasser par le canal de Suez. Vous êtes des journalistes, vous savez aussi bien que moi qu'on va le rouvrir, le canal. Par conséquent, je ne trouve pas que les

Russes aient tellement mal manœuvré. Le problème grave maintenant que nous en venons au point direct, c'est que les Grands s'affrontent par personnages interposés !

Si nous résumons, nous aboutirons à ceci : on est en train de brandir des sabres au Golan, on va tuer ou ne pas tuer un certain nombre de malheureux. Tout ça est, je l'ai dit tout à l'heure, un spectacle de marionnettes tragique, car il n'y a pas de solution.

Soljenitsyne a cru à une vérité

Soljenitsyne est incontestablement une figure admirable, mais je pense que le gouvernement soviétique a joué d'une façon magistrale. Je pensais qu'il serait banni, je n'étais pas du tout sûr que la femme et les enfants le rejoindraient. A partir du moment où la femme et les enfants le rejoignent, Soljenitsyne, dont toute la force était de dire ce qu'il disait, étant entre les mains de la police d'Etat et sachant qu'il l'était, va devenir un émigré qui dit des choses en elles-mêmes importantes. A mon avis, il n'y a aucune commune mesure entre ces deux choses. Des émigrés d'un grand caractère, il y en a eu, pas seulement de Russie. C'est une attitude très noble, ce n'est pas forcément une attitude très importante. L'attitude du martyr, de l'homme qui mettait sa vie, et plus que sa vie en jeu, et qui, se trouvant entre les mains de ceux qui pouvaient devenir les bourreaux, parlait tout de même; ça portait une puissance incendiaire que rien d'autre ne portera. En tout cas, lui ne pouvait pas faire mieux que ce qu'il a fait : il a cru à une vérité, il a cru qu'il devait en témoigner. Il a engagé sa vie, je répète, plus que sa vie, pour en témoigner.

Achille et Mao

Je pense que l'affaire Confucius fait aussi partie des marionnettes. Ça fait partie des marionnettes, comment dirais-je, c'est un plus grand jeu, c'est un ballet asiatique avec grande musique. C'est assez amusant au bout du compte, parce qu'on a envie de dire, mais on ne voit tout de même pas tellement un grand pays d'Occident entrant en fureur contre un penseur d'autrefois. Pensez que Confucius, c'est le sixième siècle avant Jésus-Christ. Mais ce n'est pas tout à fait ça. Il y a une part qui est raisonnable, c'est ce

mythe resté extraordinairement puissant, le mythe du confucianisme, qui est aujourd'hui symbolisé par la bourgeoisie. Le calme, le juste milieu, le minimum de possessions individuelles, la conception même de la vie. Quand on pense qu'il s'agit d'un personnage dont l'œuvre – comme vous le savez, n'est-ce pas, Confucius n'a rien écrit – consiste toujours en des témoignages, témoignages de personnages considérables, d'ailleurs, du moins pour certains. Ce personnage a une action mythique qui est évidemment géante. Alors le côté frivole, c'est... allons, comme n'importe comment il adviendra ce que Mao voudra dans cette affaire, ne croyons pas à un drame.

Mais le côté assez passionnant, c'est supposez un peu qu'un des grands hommes de l'histoire, féru de mythes à l'égal de Mao, par exemple Alexandre le Grand, se soit mis à décider qu'on allait déshonorer Hercule [...] Hercule, Homère. [...]

Dans une certaine mesure, Alexandre a voulu rivaliser avec Achille. Il a voulu être Achille vivant, et quand il coupe le nœud gordien, c'est bien pour ça. Eh bien ! supposons qu'il se soit mis à penser : «Eh bien ! maintenant, Achille, c'est moi. A nous deux Homère !» C'est ce qui se passe avec Mao. Il s'est dit : «Eh bien ! il y avait quand même cet énorme bonhomme, c'était, réflexion faite, un sale bourgeois. Moi, j'ai fait la Chine, et maintenant que je lui ai donné son corps, que je lui ai donné son âme, à nous deux». Pour un grand homme de quatre-vingts ans, c'est une belle tâche, non ?

Mme de Pompadour et le mouvement féminin

Il s'est trouvé une civilisation, et elle a duré longtemps, où l'opposition homme-femme n'était pas du tout supériorité-infériorité. Elle était fonction; on était militaire, on était juge, etc. Mais les femmes, elles n'étaient pas commandantes, jugesses, etc. Elles étaient autre chose. Et si une femme a envie d'être avocat, moi je suis tout à fait ravi qu'elle soit avocat, mais je ne trouve pas que ça pose un problème important. C'est un problème de justice. Ce n'est pas un problème important : le problème important pour moi est : que se passait-il lorsque, dans un consensus unanime, les femmes et les hommes, ce n'était pas la même chose, et avec leur accord, parce que si on avait dit à Mme de Pompadour : «Vous allez devenir maréchale de France», elle aurait dit :

«Gardez vos soldats de plomb». Elle trouvait que ça allait très bien comme ça. Et ça avait tout de même des conséquences parce qu'on a passé son temps à dire : la France a dominé l'Europe du dix-huitième siècle. [...] Mais ce n'est pas du tout les Français qui ont dominé l'Europe, ce sont les Françaises. [...]

Nous sommes dans une civilisation à formation chrétienne, or la formation chrétienne implique ce qu'on a appelé l'éternel féminin, et l'éternel féminin n'a pas de parallèle. Il n'y a pas d'éternel masculin. Pourquoi ? Mais naturellement parce qu'il y a la Vierge. Le culte de la Vierge a joué un rôle prodigieux parce qu'il a mis dans la tête de la chrétienté qu'il y avait dans la femme un élément prédestiné qui était autre qu'humain. Alors, inférieur, parce que c'était une femme, au Moyen Âge, nous connaissons ça dans la bourgeoisie mais aussi supérieur parce que choisi par Dieu. [...]

Pour résumer ça en une phrase tout à fait simple : il n'y a pas un homme de ma génération qui ait cru, quand il avait sept ans, que ses parents avaient couché ensemble pour qu'il naisse.

La jeunesse a besoin de confiance

En ce qui concerne les récents attentats, j'écarterai l'attentat politique. Je ne crois pas que ce soit la volonté d'autonomie bretonne qui fasse sauter les pylônes. Je crois que c'est le goût de faire sauter les pylônes qui s'accorde à la volonté d'autonomie bretonne, n'est-ce pas, ce domaine dont nous sommes en train de parler a toujours existé, ça s'appelait autrefois des classes dangereuses. [...]

Le travail policier de la police n'a jamais lutté contre les réalités dont nous parlons, c'est-à-dire les groupes mus par un grand désir de violence et un certain désintéressement parce que personne dans tout ça ne gagne d'argent, et le Breton non plus. Ces groupes n'ont jamais été vaincus par la délation ; les détectives, c'est pour les dessins animés. [...]

Nous touchons un problème que je ne veux pas envisager maintenant parce qu'il serait très long : c'est le problème de la jeunesse. Il y a un élément d'irrationnel dans notre société qui est évident, qui est extrêmement dangereux et qu'il s'agit de tirer au

clair, et quand je dis qu'il est extrêmement dangereux, je ne parle pas du tout dans un état d'esprit policier. Je crois que ce dont la jeunesse a le plus besoin, pour l'instant, c'est de confiance. Donc, je ne suis pas en train de chercher des répressions. Mais je suis en train de dire qu'il y a un problème, et si on veut indéfiniment le masquer on pourrait avoir des ennuis sérieux.